



Entête du journal Meduza qui a publié le 06/05/2022 l'article :

[«MINSK» — триллер о белорусских протестах 2020 года](#) d'Anton DOLINE

dont on trouvera, ci-dessous, une traduction faite pour Kinoglaz.fr par Jacques DUVERNET

"MINSK" - un thriller sur les manifestations de 2020 en Biélorussie. Un couple d'amoureux descend dans la rue et se retrouve en enfer. Un film tourné en un seul plan-séquence

A Tallinn vient d'avoir lieu la première du thriller "MINSK" du metteur en scène Boris Guts. C'est un exemple rare de fiction (il ne s'agit pas d'un documentaire) sur les manifestations de 2020 en Biélorussie. Un jeune couple descend par hasard un soir dans une rue de Minsk et se retrouve au cœur de la confrontation entre les citoyens et la milice ; le film est tourné en un seul plan-séquence. Le critique cinématographique de "Meduza", Anton Doline, s'interroge : cette tentative de faire un film de fiction sur la base d'événements récents est-elle une réussite ?

Il s'agit du premier film de fiction à destination du grand public - au moins dans sa conception - sur le mouvement de protestation de 2020 en Biélorussie. Le metteur en scène Boris Guts est connu pour ses expériences formelles audacieuses, en particulier dans "Le basson" («Фарот», 2018) et "La mort nous va bien" («Смерть нам к лицу», 2019) qui ont été entièrement tournés avec un smartphone. Et il s'est lancé dans son nouveau film alors que ce sujet tragique était encore loin d'être définitivement clos.

C'est justement cette proximité extrême entre les événements et leur transposition artistique qui a déterminé le destin du film. Le propos ambitieux du metteur en scène était de faire tenir en moins de quatre-vingt dix minutes les symboles clés de la protestation biélorussienne et de filmer en un seul plan l'histoire de deux amoureux qui n'ont pas beaucoup de chance et se retrouvent à l'épicentre des manifestations, comme s'il était lui-même confronté à la complexité d'une situation politique encore inaboutie, indéchiffrable. Résultat : "MINSK" n'a (pour le moment au moins) été présenté dans aucun des grands festivals et n'a pu être distribué ni en Russie, ni en Biélorussie. Sa carrière publique a commencé à Tallinn, là où le film, qui a aussi des coproducteurs estoniens, a été tourné.

Au centre du film, il y a les amoureux Pacha (Alexei Maslodoudov) et Yuliya (Anastasia Chemiakina). Yuliya espère tomber enceinte, Pacha est tracassé par des soucis matériels : il faut aller récupérer au garage la voiture de son ex-femme Tania (Anastasia Pronina) dont Yuliya est sourdement jalouse. Elle-même a aussi un ex, Sacha (Danil Steklov), qui se prépare à partir pour Londres. En décidant d'aller jeter un œil sur la manifestation sauvage qui se déroule près de chez eux, les quatre personnages du film se condamnent à un sort peu enviable : devenir les figurants d'une "époque des changements" où l'on ne peut souhaiter à personne de vivre.

Ce film sans détours et délibérément linéaire dans sa narration rassemble sous une forme condensée - ce qu'imposait le procédé choisi d'une prise unique - toutes les images importantes

de la révolution biélorussienne. On y trouve des combattants pour la liberté convaincus de leur cause, des personnes frappées alors qu'elles se trouvaient là par hasard, des sympathisants, des indifférents. Des policiers avec leur harnachement de monstres, des interrogatoires brutaux avec des procédés dignes du Goulag. Des tortures, de l'héroïsme, encore des tortures, encore de l'héroïsme, l'illusion de la victoire, la mort stupide sous les balles d'un système féroce. L'amour et la mort.

Tout cela est joué par de jeunes artistes pleins d'énergie qui compensent par leur force expressive ce l'action dramatique a de conventionnel. C'est aussi remarquablement filmé à la façon d'un reportage par Daria Likhatcheva, la cheffe-opératrice. On entend en musique de fond la chanteuse Gretchka, Choura qu'écourent les miliciens, le groupe FACE, et même Radiohead.

Il y a un peu trop de péripéties prévisibles, d'effets attendus, comme le "Notre Père" qu'on entend résonner à l'écran, de clichés journalistiques. C'était sans doute inévitable : le titre même du film, "MINSK" en caractères latins et en majuscules, semble exprimer la nécessité de raconter au public international, avec concision et clarté, l'essentiel des événements. Mais cela ne veut pas dire que le seul mérite du film soit l'engagement citoyen des auteurs.

L'idée du plan-séquence permet un effet intéressant : faire sentir de façon concrète l'enchaînement sans trêve, le déroulement continu du processus historique vécu de l'intérieur sans possibilité de faire une pause, de prendre de la distance. Une autre qualité du film, c'est la spontanéité, soulignée notamment par le langage non censuré : si on supprimait du film, comme l'exige la législation russe, l'argot et les grossièretés, il ne resterait tout simplement rien du spectacle. Il y a enfin les remarquables épisodes avec Yuliya Aug - une véritable reine des rôles secondaires - et Maxime Stoïanov qui méritent tous deux une mention particulière.

Des vagues d'émotion entraînent le spectateur dans le processus en cours et font de lui non un témoin, mais un participant à ce qui se joue. Mais il faut reconnaître que les vidéos réelles filmées sur téléphone font le même travail avec encore plus de succès. Toutefois, enregistrer des événements et les faire revivre dans une œuvre artistique sont deux tâches différentes. C'est dans l'avenir que pourra être résolue la seconde, quand l'histoire sera devenue objet de réflexion pour l'art. "MINSK" est sans doute la première pierre de ce bâtiment qui reste à construire.

Anton Doline

traduction : Jacques Duvernet